Les épreuves envoyées à Job

Rémi Bouvet, Timothée Dejour,
Gael Lefebvre, Adeline Rodriguez,
Sunny Saamer.

Les Épreuves envoyées à Job,
Job, Chapitres 1 et 2

On trouve le Livre de Job dans la troisième partie de l'Ancien Testament. Il succède aux Livres de la Loi (que les chrétiens nomment Pentateuque et les juifs Torah) et aux Livres prophétiques, qui narrent l'installation lente et difficile des premiers judéo-chrétiens en Terre Promise.

Le livre de Job se trouve ainsi inséré dans ce que la Bible appelle les « Autres Ecrits », qui rassemblent également, entre autres, les Psaumes, le Cantique des Cantiques et L' Ecclésiaste.

Job est un homme riche, pieux et irréprochable sur lequel tombe soudain la misère la plus noire. En effet, un pari passé entre Satan et Dieu vient faire basculer sa vie en le dépouillant de ses biens et en faisant s'abattre sur lui une terrible maladie qui le couvre d'ulcères. Pour Dieu il s'agit de démontrer à Satan la force de la foi de Job, censée persister malgré les terribles épreuves qu'il subit.

Le livre s'ouvre sur une courte partie narrative en prose, le Prologue, qui met en place le cadre de l'histoire. S'ensuit une longue discussion en vers entre Job et ses amis, et enfin une théophanie finale (apparition de Dieu) où Job admet son ignorance face à la grandeur du Seigneur qui n'aura, malgré tout, répondu à aucune interrogation. Le livre s'achève, à la manière d'un conte, sur une autre brève partie en prose, dans laquelle Job retrouve sa santé et tous ses biens.

Le livre de Job pose généralement, dans la Bible, l'ambiguë question du Mal. Cette histoire a une portée universelle et intemporelle. A travers les siècles, de nombreux artistes se penchent sur la destinée fascinante de Job. Et pour cause, ce texte touche à plusieurs questionnements universels, à commencer par celui de l'origine du mal. De plus il invite à réfléchir sur la question de la soumission du croyant dans le cadre religieux.

Nous présentons ici le Prologue, qui présente le personnage et toutes les épreuves qui s'abattent sur lui.

Satan met Job à l'épreuve.

1 [1]Il y avait jadis, au pays de Uç, un homme appelé Job. C'était un homme intègre et droit qui craignait Dieu et s'écartait du mal. [2]Sept fils et trois filles lui étaient nés. [3]Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et de très nombreux serviteurs. Cet homme était le plus fortuné de tous les fils de l'Orient. [4]Ses fils avaient coutume d'aller festoyer chez l'un d'entre eux, à tour de rôle, et d'envoyer chercher leurs trois sœurs pour manger et boire avec eux. [5]Or, une fois terminé le cycle de ces festins, Job les faisait venir pour les purifier et, le lendemain, à l'aube, il offrait un holocauste pour chacun d'eux. Car il se disait : « Peut-être mes fils ont-ils péché et maudit Dieu dans leur cœur ! » Ainsi faisait Job, chaque fois.

[6]Le jour où les Fils de Dieu venaient se présenter devant Yahvé[a], le Satan[b] aussi

[a] Il s'agit des Anges, à qui Dieu donne audience certains jours.

s'avançait parmi eux. 7Yahvé dit alors au Satan : « D'où viens-tu ? » — « De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener. » 8Et Yahvé reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre : c'est un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal ! » 9Et le Satan de répliquer à Yahvé : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? 10Ne ne l'as-tu pas entouré d'une haie, ainsi que sa maison et tout ce qu'il possède alentour ? Tu as béni toutes ses entreprises, ses troupeaux pullulent dans le pays. 11Mais étends la main et touche à tout ce qu'il possède ; je gage qu'il te maudira en face ! »[c] 12« Soit ! dit Yahvé au Satan, tout ce qu'il possède est en ton pouvoir. Évite seulement de porter la main sur lui. » Et le Satan sortit de devant Yahvé.

13Le jour où les fils et les filles de Job étaient en train de manger et de boire chez leur frère aîné, 14un messager vint dire à Job : « Tes bœufs labouraient et les ânesses paissaient à côté d'eux 15quand les Sabéens ont fondu sur eux et les ont enlevés, après avoir passé les serviteurs au fil de l'épée. Moi seul, j'en ai réchappé et suis venu pour te l'annoncer. » 16Il parlait encore quand un autre survint et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel ; il a brûlé les brebis et les pâtres jusqu'à les consumer. Moi seul, j'en ai réchappé et suis venu te l'annoncer. » 17Il parlait encore quand un autre survint et dit : « Les Chaldéens, divisés en trois bandes, ont fait un raid contre les chameaux et ils les ont enlevés, après avoir passé les serviteurs au fil de l'épée. Moi seul, j'en ai réchappé et suis venu te l'annoncer. » 18Il parlait encore quand un autre survint et dit : « Tes fils et tes filles étaient en train de manger et de boire dans la maison de leur frère aîné. 19Et voilà qu'un vent violent a soufflé d'au-delà du désert. Il a ébranlé les quatre coins de la maison et elle est tombée sur les jeunes gens, qui ont péri. Moi seul, j'en ai réchappé et suis venu te l'annoncer. »[d]

20Alors Job se leva, déchira son vêtement et se rasa la tête.[e] Puis, tombant sur le sol, il se prosterna 21et dit :

« Nu, je suis sorti du sein maternel,
nu, j'y retournerai.[f]
Yahvé a donné, Yahvé a repris :
que le nom de Yahvé soit béni ! »

22En tout cela, Job ne pécha point et il n'imputa rien d'indigne à Dieu.

2 1Un autre jour où les Fils de Dieu venaient se présenter devant Yahvé, le Satan aussi s'avançait parmi eux. 2Yahvé dit alors au Satan : « D'où viens-tu ? » —

[b] Ici, la présence de l'article défini montre qu'il s'agit d'un adversaire maléfique au sens large. En effet, il est présenté comme un adversaire espionnant les hommes et les accusant devant le tribunal divin. Or, Job pique sa curiosité puisqu'il semble être le seul homme impossible à accuser en raison de sa grande justice.

[c] Pour Satan, la piété de Job est la conséquence de la protection qui lui est fournie par Dieu. Job est donc accusé d'être fidèle par égoïsme et au profit de sa situation personnelle.

[d] La répétition de l'annonce des pertes de Job par le messager, avec la reprise des mêmes termes à chaque fois, montre qu'il s'agit d'un conte. De plus, les pertes de ce qui est précieux pour Job se trouvent toutes à des endroits différents : l'effet de la ruine de Job n'en est qu'augmenté.

[e] Gestes rituels de douleur et de deuil

[f] La Terre est envisagée comme le sein maternel d'où il est sorti et où il retournera nu

« De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener. » [3]Et Yahvé reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre : c'est un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal ! Il persévère dans son intégrité et c'est en vain que tu m'as excité contre lui pour le détruire. » [4]Et le Satan de répliquer à Yahvé : « Peau après peau ! [g] Tout ce que l'homme possède, il le donne pour sa vie ! [5]Mais étends la main, touche à ses os et à sa chair, et je gage qu'il te maudira en face ! » [6]« Soit ! dit Yahvé au Satan, il est en ton pouvoir mais respecte pourtant sa vie. » [7]Et le Satan sortit de devant Yahvé.

Il frappa Job d'un ulcère malin, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. [8]Job prit un tesson pour se gratter et il s'installa parmi les cendres. [9]Alors sa femme lui dit : « Pourquoi persévérer dans ton intégrité ? Maudis donc Dieu et meurs ! » [10]Job lui répondit : « Tu parles comme une folle[h]. Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! »[i] En tout cela, Job ne pécha point en paroles.

[11]Trois amis de Job apprirent tous les malheurs qui l'avaient frappé. Ils arrivèrent chacun de son pays, Éliphaz de Témân, Bildad de Shuah, Çophar de Naama. Ensemble, ils décidèrent d'aller le plaindre et le consoler. [12]De loin, fixant les yeux sur lui, ils ne le reconnurent pas. Alors ils éclatèrent en sanglots. Chacun déchira son vêtement et jeta de la poussière sur sa tête. [13]Puis, s'asseyant à terre près de lui, ils restèrent ainsi durant sept jours et sept nuits. Aucun ne lui adressa la parole, au spectacle d'une si grande douleur.

[g] Job a perdu tout ce qu'il possédait mais il bénéficie encore de son enveloppe humaine. Selon Satan, aussi longtemps que sa vie ne sera pas en danger, Job restera pieux afin de préserver ce bien qui vaut plus que tout ce qu'il a perdu.

[h] Ce terme est parfois remplacé par celui d'« insensée » dans d'autres éditions. Dans les deux cas, les termes font référence aux individus voulant ignorer Dieu et qui renient leur foi.

[i] Job ne prétend pas être en mesure de pénétrer la logique divine. De fait, il ne veut pas ternir la gloire de Yahvé, il est dans la stricte acceptation de son destin.

Prolongements littéraires

Goethe, « Prologue dans le Ciel », *Faust*

En 1808, Goethe publie la première version de *Faust,* qu'il intitule *Faust. Une tragédie,* ou *Faust I*. Le livre s'ouvre sur un double prologue ; si le premier concerne le théâtre, le second est une reprise du Prologue du livre de Job. Dieu y dialogue avec Mephistophélès : celui-ci est l'un des sept princes de l'Enfer, mais Goethe en fait sa figure du mal, caractérisée par la négation absolue.

Contrairement à la Bible qui pratique de nombreuses ellipses durant le dialogue entre Dieu et Satan, Goethe prend ici le temps de décrire un Dieu joueur et malicieux, complice de Méphisto dans le but de tirailler un mortel entre ses differentes passions. La Scène comporte un aspect comique. Cependant, tout comme dans la Bible, c'est la question du Mal qui se pose ici : si Dieu est juste, pourquoi inflige-t-il une telle douleur à un homme ?

LE SEIGNEUR, LES MILICIENS CÉLÉSTES, PUIS MÉPHISTOPHÉLÈS.

[…]

LE SEIGNEUR.

[…] N'y a-t-il selon toi, rien de bon sur la terre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien, Seigneur : tout y va parfaitement mal, comme toujours ; les hommes me font pitié dans leurs jours de misère, au point que je me fais conscience de tourmenter[1] cette pauvre espèce.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le docteur ?

LE SEIGNEUR.

Mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute. Celui-là vous sert d'une manière étrange. Chez ce fou rien de terrestre, pas même le boire et le manger. Toujours son esprit chevauche dans les espaces[2], et lui-même se rend compte à moitié de sa folie. Il demande au ciel ses plus belles étoiles et à la terre ses joies les plus

[1] Je me fais scrupule, je n'ai pas le cœur à tourmenter.

[2] Référence à la volonté de connaissance universelle de Faust.

sublimes ; mais rien, de loin ni de près, ne suffit à calmer la tempête de ses désirs.

LE SEIGNEUR.

Il me cherche ardemment dans l'obscurité, et je veux bientôt le conduire à la lumière. Dans l'arbuste qui verdit, le jardinier distingue déjà les fleurs et les fruits qui se développeront dans la saison suivante.[3]

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voulez-vous gager que celui-là, vous le perdrez encore ? Mais laissez-moi le choix des moyens pour l'entraîner doucement dans mes voies.

LE SEIGNEUR.

Aussi longtemps qu'il vivra sur la terre, il t'est permis de l'induire en tentation. Tout homme qui marche peut s'égarer[4].

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous remercie. J'aime avoir affaire aux vivants. J'aime les joues pleines et fraîches. Je suis comme le chat, qui ne se soucie guère des souris mortes[5].

LE SEIGNEUR.

C'est bien, je le permets. Écarte cet esprit de sa source, et conduis-le dans ton chemin, si tu peux ; mais sois confondu s'il te faut reconnaître qu'un homme de bien, dans la tendance confuse de sa raison, sait distinguer et suivre la voie étroite du Seigneur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne la suivra pas longtemps, et ma gageure n'a rien à craindre. Si je réussis, vous me permettrez bien d'en triompher à loisir. Je veux qu'il mange la poussière avec délices, comme le Serpent mon cousin.

LE SEIGNEUR.

Tu pourras toujours te présenter ici librement. Je n'ai jamais haï tes pareils. Entre les esprits qui nient, l'esprit de ruse et de malice me déplaît le moins de tous[6]. L'activité de l'homme se relâche trop souvent ; il est enclin à la paresse, et j'aime à lui voir un compagnon actif, inquiet, et qui même peut créer au besoin, comme le diable. Mais vous, les vrais enfants

[3] Affirmation de la confiance du Seigneur en sa création, tout comme c'était le cas de Yahvé dans l'épisode biblique.

[4] L'erreur fait partie de l'expérience humaine.

[5] Humour de Mephisto, qui évoque sa lassitude d'avoir toujours affaire aux damnés qui sont déjà en enfer.

[6] Les propos du Seigneur font apparaître Méphistophélès comme un bouffon. Or, le bouffon est un personnage-phare du théâtre.

du ciel[7], réjouissez-vous dans la beauté vivante où vous nagez ; que la puissance qui vit et opère éternellement vous retienne dans les douces barrières de l'amour, et sachez affermir dans vos pensées durables les tableaux vagues et changeants de la Création.

Le ciel se ferme, les archanges se séparent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'aime à visiter de temps en temps le vieux Seigneur[8], et je me garde de rompre avec lui. C'est fort bien, de la part d'un aussi grand personnage, de parler lui-même au diable avec tant de bonhomie.

Goethe, *Faust*, extrait du « Prologue dans le ciel », 1808
(traduction G. de Nerval 1877)

[7] Adresse aux archanges, dont Michel, Gabriel et Raphaël sont les plus célèbres. Ils font partie des milices célestes, c'est-à-dire l'armée de Dieu mentionnée au début de l'extrait.

[8] Appellation suggérant une relation amicale de Méphistophélès avec le Seigneur. Ainsi, Goethe réadapte la situation du pari de l'Ancien Testament présent dans le Livre de Job afin de le tourner en dérision.

Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*

Dostoïevski, dans son roman *Les Frères Karamazov* publié en 1880, raconte l'histoire des trois fils d'un homme impudique, vulgaire et sans principes. Chacun des fils représente un idéal-type de la société russe : Alexeï est un homme de foi ; Ivan, un intellectuel matérialiste ; Dimitri est un impétueux en qui le vice et la vertu se livrent bataille. Dans l'extrait qui suit, il est question du livre de Job. Alexeï retranscrit ce que lui a conté son maître spirituel, le Père Zossima, à propos de cet épisode biblique.

Dostoïevski met l'accent sur trois points principaux. Tout d'abord, l'émotion dégagée par l'histoire de Job. Le Père Zossima est en effet très ému à l'évocation de l'épisode biblique, jusqu'à en pleurer. On assiste à une transposition de cette histoire sur le plan émotionnel.

Ensuite, il y a un parallèle clair qui se fait entre Job et Jésus, deux « êtres prédestinés » qui ont servi l'humanité.

Enfin, par l'intermédiaire des « détracteurs », apparaissent les questions sur l'iniquité de Dieu. Qui est ce Dieu méchant et vaniteux ? Comment Job peut-il être de nouveau heureux, malgré sa fortune et sa descendance rétablies, après avoir perdu ses précédents enfants ? Le Père Zossima apporte des éléments de réponses à ces deux questions.

Extraits de la vie du hiéromoine, le starets Zossima, défunt en Dieu, composée d'après ses propres paroles par Alexeï Fiodorovitch Karamazov.

[…]

Le lundi saint, ma mère me mena à la messe. C'était une journée claire, je revois l'encens monter lentement vers la voûte ; par une étroite fenêtre de la coupole, les rayons du soleil descendaient jusqu'à nous, les nuages d'encens semblaient s'y fondre[9]. Je regardai avec attendrissement, et pour la première fois mon âme reçut consciemment la semence de la Parole Divine. Un adolescent s'avança au milieu du temple avec un grand livre, si grand qu'il me paraissait le porter avec peine ; il le déposa sur le lutrin, l'ouvrit, se mit à lire ; je compris alors qu'on lisait dans un temple consacré à Dieu.

Il y avait au pays de Hus un homme juste et pieux, qui possédait de grandes richesses, tant de chameaux, tant de brebis et d'ânes ; ses enfants se divertissaient, il les chérissait et priait Dieu pour eux, peut-être qu'en se divertissant ils péchèrent. Et voici que le diable monta auprès de Dieu en même temps que les enfants de Dieu, et dit au Seigneur qu'il avait parcouru toute la terre, dessus et dessous. « As-tu vu mon serviteur Job ? » lui demanda Dieu. Et il fit au diable l'éloge de son noble serviteur. Le diable sourit à ces paroles : « Livre-le-moi, et tu verras que ton serviteur murmurera contre toi et maudira ton nom. » Alors Dieu livra à Satan le juste qu'il chérissait. Le diable frappa ses enfants et son bétail, anéantit ses

[9] Les nuages d'encens montent lentement vers la voûte et croisent les rayons du soleil qui descendent : symbole de la rencontre du Père Zossima avec Dieu.

richesses avec une rapidité foudroyante, et Job déchira ses vêtements, se jeta la face contre terre, s'écria : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, je retournerai nu dans la terre ; Dieu m'avait tout donné ; Dieu m'a tout repris, que son nom soit béni maintenant et à jamais[10] ! »

Mes Pères, excusez mes larmes, car c'est toute mon enfance qui surgit devant moi, il me semble que j'ai huit ans, je suis comme alors étonné, troublé, ravi. Les chameaux frappaient mon imagination, et Satan, qui parle ainsi à Dieu, et Dieu qui voue son serviteur à la ruine, et celui-ci qui s'écrie : « Que ton nom soit béni, malgré ta rigueur ! » Puis le chant doux et suave dans le temple : « Que ma prière soit exaucée », et de nouveau l'encens et la prière à genoux ! Depuis lors — et cela m'est arrivé hier encore — je ne puis lire cette très sainte histoire sans verser des larmes. Quelle grandeur, quel mystère inconcevable[11] !

J'ai entendu par la suite les railleurs et les détracteurs dire : « Comment le Seigneur pouvait-il livrer au diable un juste qu'il chérissait, lui enlever ses enfants, le couvrir d'ulcères, le réduire à nettoyer ses plaies avec un tesson, et tout cela pour se vanter devant Satan : « Voilà ce que peut endurer un saint pour l'amour de Moi[12] ! » Mais ce qui fait la grandeur du drame, c'est le mystère, c'est qu'ici l'apparence terrestre et la vérité éternelle se sont confrontées. La vérité terrestre voit s'accomplir la vérité éternelle. Ici le Créateur, approuvant son œuvre comme aux premiers jours de la création, regarde Job et se vante de nouveau de sa créature[13]. Et Job, en le louant, sert non seulement le Seigneur, mais toute la création, de génération en génération et aux siècles des siècles, car il y était prédestiné[14]. Seigneur, quel livre et quelles leçons ! Quelle force miraculeuse l'Écriture Sainte donne à l'homme ! C'est comme la représentation du monde, de l'homme et de son caractère. Que de mystères résolus et dévoilés : Dieu relève Job, lui restitue sa richesse, des années s'écoulent, et il a d'autres enfants, il les aime[15]. — Comment pouvait-il chérir ces nouveaux enfants, après avoir perdu les premiers ? Le souvenir de ceux-ci permet-il d'être parfaitement heureux, comme

[10] Le résumé est identique à l'épisode conté dans le prologue mais fait abstraction des plaintes de Job qui suivront. Le Père Zossima met l'accent sur la pureté de Job, homme courageux qui, même devant les pires épreuves, reste droit et garde la foi.

[11] Le pathétique est ici très présent. Le Père Zossima est ému aux larmes en racontant l'histoire de Job. L'accent est mis sur la force émotive du texte biblique.

[12] Le Père Zossima présente, par l'intermédiaire des détracteurs, les questions que chacun se pose en lisant l'histoire de Job. On s'interroge sur ce Dieu qui, apparemment par méchanceté et vanité, est prêt à livrer sa créature au Diable.

[13] Ainsi, Job permet la réconciliation totale entre Dieu et les hommes. La créature devient la vérité terrestre qui incarne la vérité éternelle, Dieu.

[14] Idée de destin et de sacrifice réalisé par Job. Grâce à sa foi et à son courage, il a servi Dieu mais aussi tous les autres hommes : rapprochement direct avec Jésus.

[15] On retrouve la récompense offerte par Dieu à Job, comme dans le passage biblique.

autrefois, si chers que soient les nouveaux[16] ? — Mais bien sûr ; la douleur ancienne se transforme mystérieusement peu à peu en une douce joie ; à l'impétuosité juvénile succède la sérénité de la vieillesse ; je bénis chaque jour le lever du soleil, mon cœur lui chante un hymne comme jadis, mais je préfère son coucher aux rayons obliques[17], évoquant de doux et tendres souvenirs, de chères images de ma longue vie bienheureuse ; et, dominant tout, la vérité divine qui apaise, réconcilie, absout[18] !

Fiodor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov,*
(1878-1880)

[16] Nouvelle question des détracteurs, que chacun peut se poser aussi : comment Job a-t-il pu être de nouveau heureux, après tous les malheurs qu'il a endurés, notamment la perte de ses premiers enfants ? On assiste à une nouvelle remise en cause de Dieu qui n'a pas pu tout restituer.

[17] La réponse est assez courte et utilise la métaphore de la journée symbole de la vie. On retrouve les rayons du soleil, liens divins. Le matin représente l'enfance, l'apprentissage de la religion (au début du passage, Zossima a huit ans et se trouve dans une église). Ensuite vient la journée semblable à l'âge adulte : c'est la période des épreuves. Enfin, le couchant aux rayons obliques évoque la vieillesse, la fin des épreuves.

[18] La foi en Dieu est plus forte que les malheurs.

Sqark, *Job*

Cet autre prolongement littéraire est extrait du cinquième recueil de poésie de Sqark, le *Recueil des Vents*, paru en 2014. Cette approche contemporaine de l'épisode de Job amène une vision, quoique parfois semblable, différente de celle que Goethe proposa deux siècles auparavant. Ce regard, que le double héritage de Baudelaire puis de Rimbaud a marqué, propose, de même que Goethe, un Dieu et un Diable joueurs, mais la cause de leur jeu n'est pas ici de tester la foi d'un de leurs sujets ; il s'agit simplement de tromper l'Ennui qui les frappe. L'homme ayant été modelé à l'image de Dieu, c'est donc de ce dernier que provient le sentiment d'ennui chez l'homme. La transcendance s'opère ainsi à travers une sensation de malaise qui plonge l'homme et son Dieu dans un vague malaise, que tous deux subissent et dont tous deux cherchent à s'échapper à travers l'exercice d'une volonté entravée.

La question du Mal, qui est l'essence même du livre de Job, trouve ici une résolution possible en la cruauté divine. Cette vision d'un Dieu sournois et mauvais entre en résonance avec celles qu'ont avancées auparavant des écrivains comme Lautréamont ou, comme il l'a été mentionné précédemment, Baudelaire.

Dans son palais d'airain en forme de damier[19]
Qui surplombe la Terre et l'univers immense
Dieu s'ennuie. Il invite avec lui s'ennuyer
Le Diable[20], et les démons font leurs lubriques danses.

Dieu a fait l'homme comme Il est. Et comme l'homme
Pour tromper le dépit, il s'amuse, cruel
A disperser sa rage en même temps qu'il nomme[21]
Les douleurs qu'il fabrique au milieu de son ciel !

Souvent l'inanimé ne distrait plus assez —
Et c'est sur un vivant qu'il faut passer l'Ennui[22]
De la Création. Ce mortel torturé

Par les Maîtres du jeu quand la vie n'est que nuit
Ce mortel, ils l'ont dit : « C'est Job de Palestine !
Tous ceux que le soleil, le vent, la pluie burinent ! »

Sqark
Recueil des Vents (2014).

[19] Dès le premier vers, le gîte de Dieu est assimilé à un lieu de jeu.

[20] Comme avec Goethe, le Diable et Dieu semblent ici être en bons termes, et Dieu invite même le Diable à lui rendre visite.

[21] Comme dans la tradition biblique, c'est la parole qui crée la matière. Ici, Dieu nomme, et ainsi fabrique, des douleurs. Cette vision d'un Dieu mauvais se retrouve parfois dans la poésie du XIX^{e} siècle.

[22] Le sentiment d'Ennui, avec une majuscule, découle de la tradition baudelairienne du Spleen et de l'Idéal. C'est, comme chez Baudelaire, le vice le plus étendu. Dans le sonnet de Sqark, il joue aussi le rôle de passage entre l'homme et le divin, puisqu'il est le caractère commun aux deux.

Prolongements Artistiques

William Blake, *Satan Torturant Job*

Cette représentation de « Satan torturant Job » de William Blake, peintre et poète anglais, date de 1826. Blake représente le courant préromantique anglais, c'est-à-dire la préfiguration et l'inspiration de nombreux auteurs romantiques français comme Lamartine, Hugo dans ses premières époques, ou Musset.

Le tableau illustre l'acharnement du Diable sur Job, selon les écrits bibliques ; on y voit Satan debout au centre, occupant tout l'espace. Au-dessous de lui, Job est couché sur son traditionnel lit de fumier, et sa femme éplorée est agenouillée à ses côtés. Job est représenté quasiment nu, dans la plus grande misère, et relève tout de même le visage vers le ciel. Le Diable déverse sur lui quelque chose qui est peut-être une représentation de la maladie de peau qui va le ravager ensuite.

Blake, qui a illustré l'ensemble du livre de Job, propose un ciel irréel, qui s'inscrit dans l'ensemble des connotations préromantiques qui le caractérisent.

Satan Torturant Job, William Blake, 1826
Aquarelle et encre sur acajou, 32,6 cm x 43,2 cm
Tate Gallery, Londres.

Léon Bonnat, *Job*

Léon Bonnat est un célèbre portraitiste français qui vécut entre 1833 et 1922. Son tableau nous présente un Job seul, en pleine lamentation.

Il s'agit d'un tableau plus réaliste mais il ne va pas jusqu'à présenter les plaies et « l'ulcère malin » de Job. Toutefois on peut voir la faiblesse du personnage par la finesse maladive et les veines saillantes de ses jambes et de ses bras. Il faut aussi remarquer que la longue barbe blanche du patriarche reste un symbole de la sagesse et de la philosophie. On le voit nu assis sur ce lit de paille et de poussière. Le reste du tableau est noir, la lumière rejaillit sur lui, il est donc grandement mis en valeur. Mais on peut remarquer sa position de prostration, de prière ou encore de lamentation avec les paumes dirigées vers le ciel.

On peut aussi construire un parallèle avec une autre figure célèbre en peinture qui fut aussi travaillée par Léon Bonnat, c'est-à-dire Jésus sur sa croix. Tout d'abord on remarque que les deux paumes de Job sont tendues vers l'extérieur, puis les pieds sont présentés dans le même mouvement vers le bas tout en étant croisés. Enfin ce qui motive encore cette comparaison est l'étrange couvre-chef qui ne va pas sans rappeler la couronne d'épines de Jésus. Il semble que, au XIX^{ème} siècle, l'intérêt pour Job soit suscité par sa ressemblance avec Jésus, ce sont en effet deux hommes définis comme des justes qui souffrent, l'un pour prouver à Satan la foi qu'il possède et l'autre pour les péchés de l'humanité.

Job, Léon Bonnat, 1880
Huile sur toile, 161 cm x 129 cm
Musée d'Orsay, Paris.